

RELATIVITÉ DE LA VÉRITÉ CHEZ PIRANDELLO ET
 ANOUILH: LA SIGNORA PONZA ET LUDOVIC

Pirandello et Anouilh se sont déclarés partisans du relativisme; pour les deux dramaturges, la sagesse ne peut être atteinte qu'après une prise de conscience de l'aspect relatif de toute vérité, en quoi ils se rapprochent de Montaigne. En tout état de cause, qu'il s'agisse de Montaigne, Pirandello, Anouilh, ou des trois à la fois, il importe que le lecteur effectue lui aussi cette prise de conscience.

Quelle est, en réalité, la véritable personnalité de la Signora Ponza (Cose è se si pare)? Celle de Ludovic ('Y avait un Prisonnier)? Quels en sont les éléments et quelles "preuves" en avons-nous? Nous nous trouvons dans chaque cas en présence d'un être et de ses deux "paraître" qui ne concordent absolument pas. Il est difficile au lecteur de percer le mystère qui entoure les deux personnages. Que pouvons-nous savoir à leur sujet? Quelles sont leurs actions? Pourquoi agissent-ils d'une manière et non d'une autre? Ils ne peuvent percevoir la réalité extérieure que de manière subjective. Cette perception, réelle en ce qui les concerne, peut fort bien s'opposer à la représentation de la même réalité telle que la perçoivent les autres. Dans ces circonstances, la réalité ne peut avoir d'autres caractéristiques que celles qu'on lui donne; chacun l'habillera à sa manière. Il y a peut-être une seule réalité, mais toujours changeante, à l'image même de l'homme, car s'il n'y a qu'une nature humaine, il n'y a pas qu'un seul homme. Il ne peut donc y avoir que des vérités relatives.

Le titre même de l'oeuvre de Pirandello, Cosi è se si pare, est une affirmation vigoureuse de ce postulat, postulat que le contenu de la pièce défend avec plus de vigueur encore.

Dans une petite ville de province, en Italie, un scandale est en train de bouleverser l'opinion publique et de la diviser en deux clans. Il semble qu'un haut-fonctionnaire

séquestre sa femme, et l'empêche d'aller voir sa mère infirme. Comment expliquer pareil phénomène, dans ce cadre social et géographique particulier qui plus est? Deux interprétations différentes et inconciliables se présentent. Le mari soutient qu'il s'agit de sa deuxième femme, et que son ex-belle-mère, pour qui il éprouve une certaine pitié, est devenue folle de douleur et s'obstine à voir sa fille en cette deuxième épouse. La belle-mère affirme elle que c'est son gendre qui est fou lorsqu'il croit s'être remarié. Chacune de ces interprétations a ses partisans. On ne peut pas consulter les registres d'Etat civil qui apporteraient la preuve d'un second mariage éventuel, car ils ont été détruits à la suite d'un tremblement de terre. Le maire organise une enquête en vue de découvrir la véritable identité de la Signora Ponza, mais cela n'aboutit à rien. La réponse de la Signora Ponza aux questions qui lui sont posées quant à son identité reste vague: "Je suis celle qu'on croit que je suis" (il se peut qu'il y ait ici une allusion aux mots de Jésus: "Je suis celui qui est"). C'est ainsi que s'exprime la vérité pirandellienne: tout le monde a raison ou tort; cela dépend du point de vue. Assurément, une réponse précise de la Signora Ponza ferait disparaître le doute pour quelques spectateurs, mais elle renforcerait aussi le doute chez d'autres. Le spectateur doit accepter cette multiplicité de la vérité, tout comme les personnages mêmes de l'univers pirandellien. La Signora Ponza restera toujours et, malgré tout, la petite Dina pour sa mère, Julia pour son mari, et un mystère pour les autres personnages. La mère de Dina, le mari de Julia, chacun se fait une conception de la vérité selon sa volonté et ses propres sentiments. Chacun gardera son illusion ou sa réalité qui n'est que le savoir qui procède de la vérité. Dans le jeu des possibilités tout est possible. La vérité est réduite à une illusion, à une apparence, et c'est là peut-être la seule réalité, la réalité spécifiquement pirandellienne.

Pour Anouilh, l'équivalence apparence-réalité est beaucoup plus complexe qu'elle ne le semble; on peut distinguer chez le dramaturge français deux systèmes de valeurs. Le

premier est celui de la réalité objective, laide et corrompue, et généralement suivie du mensonge social. Cette laideur fondamentale et cette hypocrisie touchent profondément le héros d'Anouilh. Le mensonge social est amené à se heurter à la conception de la réalité telle qu'elle est perçue par le héros. Cette conception de la réalité constitue le deuxième système de valeurs dont nous avons parlé tout à l'heure. Le héros d'Anouilh ne reconnaît que l'homme intérieur (son honnête homme) et ne reste fidèle qu'à lui seul, qu'à sa propre personnalité. Cette sorte de réalité est subjective et la société ne voit souvent en elle qu'une illusion, qu'une apparence. Anouilh nomme "réalité pure" cette réalité qui ne peut exister dans la société; son héros essaie de l'affirmer comme telle. Il y a donc une lutte constante entre la réalité subjective et la réalité objective. Le héros s'oppose à la société, tout en rentrant en lui-même, suivant l'idéal de Rousseau. Ce n'est qu'en dehors de la société que le héros d'Anouilh peut rester fidèle à lui-même, à sa propre nature, et défendre par là la conception subjective de la vérité.

Ludovic, individu peu scrupuleux et larron génial, est arrêté en Italie et condamné à quinze ans de prison. Il vit donc pendant quinze ans à l'écart de la société, sans aucun contact avec l'extérieur. Sa famille l'attend après sa libération. Quelles seront les réactions d'un individu placé dans ces circonstances exceptionnelles? Comment va-t-il se comporter vis-à-vis de ceux qui furent naguère les siens et dont il a partagé la mentalité et les préoccupations mesquines? Comment va-t-il se réconcilier avec la société? Pendant sa longue absence, ses parents ont adopté une existence nouvelle. Il semble évident que son retour les gêne plus qu'il ne les réjouit. Il ne tardera pas à découvrir la vilénie de leur âme et l'hypocrisie de la morale sociale. Assez ironiquement ce condamné, ce hors-la-loi, semble valoir plus que ces prétendus "honnêtes gens." Il s'indigne, leur déclare son mépris et s'en va, ivre de découvrir cette liberté véritable - semblable à la liberté de choix existentialiste - qui peut-être n'existe nulle part? Son meilleur ami même, sur qui il aurait modelé sa

conduite, a fait mauvais usage de longues années de liberté et de jeunesse dont lui, Ludovic, a été privé.

Devant cette impitoyable révélation, qui lui découvre sous son jour le plus cru toute une famille, tout un milieu, toute une société, l'ancien "indésirable" se révolte, répudie tout son passé et choisit de s'enfuir avec un autre forçat libéré.

La Signora Ponza et Ludovic représentent chacun à leur manière les deux faces d'une même pièce de monnaie qui reste voilée et sans existence jusqu'à ce que nous lui donnions un sens et une vie par l'intermédiaire de nos sentiments créateurs. Nous n'arrivons à la connaissance de toute vérité que par rapport à notre état d'âme et à nos sentiments. Cette vérité est aussi changeante que nos sentiments eux-mêmes. Il n'y a donc pas de vérité absolue puisque le savoir est par nature varié et inconstant, puisque chacun donne à la réalité une forme individuelle. La vérité se conforme à l'individu, selon la conception de Bergson: elle est devenir et non pas être.

John DiPierro